

LA SÉRIE DES «MAD MAX»:
Entretien avec George Miller
«Verrons-nous un «MAD MAX 3»?

THE DARK CRYSTAL
Entretien avec Jim Henson
et Gary Kurtz

LES FILMS DE DAVID CRONENBERG
«Scanners», «Vidéodrome», etc.

LA VIDÉO ET TOUTE L'ACTUALITÉ
DU CINÉMA FANTASTIQUE...





Ne mettez pas la main au panier, ça craint! BASKET CASE.

EVIL DEAD

Réalisation et scénario: Sam Raimi/ Phot.: Tim Philo/ Int.: Bruce Campbell, Sarah York, Betsy Baker, Ellen Sandweiss/ Production: Robert Tapert/ 1981. U.S.A.

RHAPSODIE EN ROUGE

Il est comme ça, de loin en loin, des films qui immédiatement s'imposent comme œuvre de référence du cinéma fantastique contemporain. Les français avaient découvert il y a quelques années déjà « LA NUIT DES MORTS-VIVANTS »; c'est de nouveau à nous (cocorico!) qu'il incombe de révéler toute la force d'« EVIL DEAD ». Non pas que ce film apporte un ton nouveau à l'horreur, mais disons plutôt qu'il synthétise tous les courants récents en conservant une vitalité propre. Peut-être pouvons-nous chercher la cause d'un tel succès dans le fait que Sam Raimi, le réalisateur, est un novice en matière de fantastique. Ce n'est qu'après avoir ingurgité en l'espace de quelques mois les films-phares du genre qu'il a écrit son scénario.

Il n'y a pas à proprement parler d'histoire dans « EVIL DEAD ». Tout au plus un fil conducteur, répondant à la règle des trois unités du théâtre, mais prétexte

à un délire constant d'images et de sons. C'est à une sorte de voyage au bout de la nuit que va être convié le personnage principal, Ash (Bruce Campbell). Arrivé avec quatre amis dans une maison isolée pour les vacances, il va très vite se retrouver confronté au malin, en fait une entité jamais visible mais qui peu à peu prendra possession de ses amis. Et tandis que Ash va se débattre dans les draps humides d'un indicible cauchemar, le film progresse, orchestré comme une rhapsodie de l'horreur, avec ses mille phases mélodiques, ses leitmotivs, ses codas...

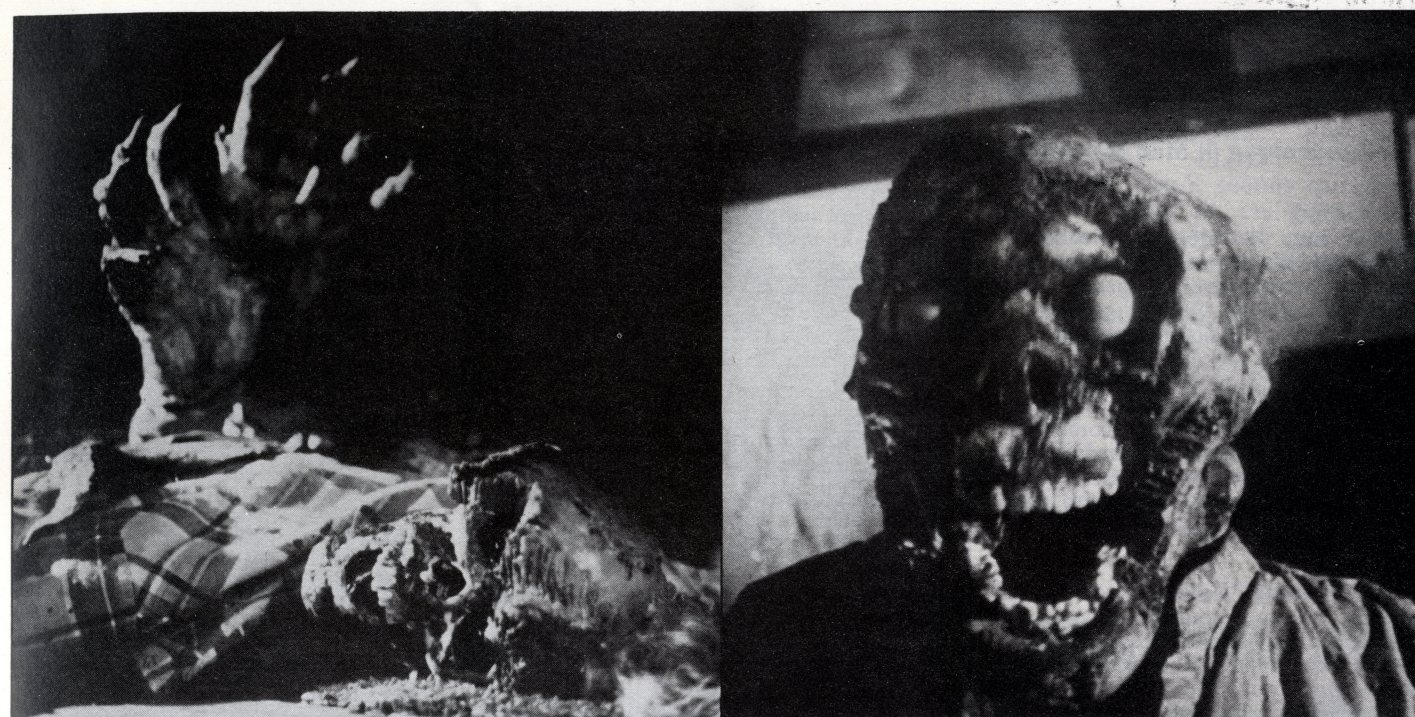


EVIL DEAD →

Comme pour une rhapsodie, Sam Raimi a su adroitement se servir des règles et contraintes de l'écriture cinématographique pour mieux les violer en les réassemblant. Un peu comme un puzzle dont on forcerait les pièces. Ici, l'idée de la monstruosité est liée au monde de l'enfance et au rire narquois d'un tueur à la Widmark; ici, les hommes sont les victimes et hurlent sous les coups des femmes possédées; ici, un Lewis Carroll au prénom emprunté à Hershell Gordon Lewis, flirte avec l'univers poétique de Jean Cocteau pour mieux nous amener dans une horreur présente, sans même avoir à traverser le miroir... Ici, tout n'est qu'illusion. La caméra virevolte en rase-motte sur les étangs pestilentiels, les chairs des personnages se gonflent, les membres s'arrachent et l'ombre et la lumière disparaissent progressivement au profit d'un rouge envahissant.

En fait, « EVIL DEAD » est une grande plaie, une blessure qui saigne de plus en plus, qui envahit l'écran, puis la salle, puis le spectateur. Du grand-guignol peut-être, mais si puissant, si oppressant, si suffocant que le spectateur jouit et tremble à la fois. Les maquillages les plus simples, les effets spéciaux les plus éculés (comme l'image par image), une bande-son tout bonnement poussée au volume maximum, mais un ensemble parfaitement maîtrisé, c'est cela « EVIL DEAD ». Faire l'amour au pays de l'horreur pendant une heure trente, ça vous dit?

Claude SCASSO



EVIL DEAD

LOOKER

Réalisation et scénario: Michael Crichton/ Phot.: Paul Lohman/ Mus.: Barry de Vorzon/ Eff. Spéc.: Joe Day/ Int.: Albert Finney, James Coburn, Susan Dey, Leigh Taylor-Young/ Prod A Ladd Co/ U.S.A. 1981.

Jamais la télévision n'aura autant été attaquée que ces derniers mois, et ce par le biais du cinéma, bien sûr. C'est la publicité qui se trouve cette fois au centre de la cible et Michael Crichton endosse le rôle du tireur (d'élite).

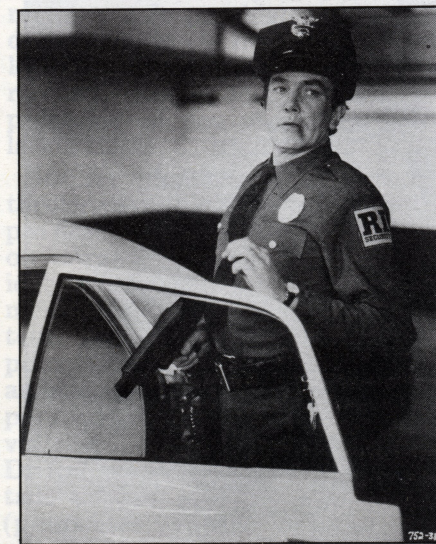
On le sait, Crichton n'a pas su toujours viser juste, mais cette fois il est parvenu à ranger un maximum de chances de son côté. Tout d'abord en adaptant à l'écran un scénario solide et sans faille, dont le thème rejoint quelque peu celui des « ESPIONS DANS LA VILLE ». Seulement là où échouait le film de George Kaczender, Crichton réussit; ne serait-ce que dans la force des images ou dans la construction narrative de « LOOKER ». Il parvient de plus à bâtir une histoire cohérente et compréhensible en s'appuyant sur des données scientifiques ou informatiques, de sorte que tout nous semble clair. Si clair d'ailleurs, que le stratagème utilisé par la firme Digital Matrix n'en apparaît que plus horrible.

Centre de recherche en informatique, Digital Matrix s'occupe, entre autres, de corriger, par support

vidéo, les légères imperfections des mannequins publicitaires. La chirurgie, avec l'aide du Dr Larry Roberts, effectuée quant à elle les quelques retouches nécessaires. Mais nécessaires à quoi? Chacun des mannequins subit en effet une mort « accidentelle » après avoir effectué un court séjour chez Digital Matrix. Cela n'empêchera pourtant pas les téléspectateurs de



LOOKER (les trois plans).



retrouver ces modèles dans les spots publicitaires; à la seule différence qu'ils visualisent en fait une simple reproduction vidéo, recrée entièrement par l'ordinateur. Le bon Dr Roberts (incarné par l'excellent Albert Finney), avec l'aide d'une victime potentielle, va tenter de percer le mystère de ces morts suspectes. Au cours de sa périlleuse enquête, il se retrouvera confronté à un tueur armé d'un pistolet au pouvoir terrifiant, puis au puissant John Reston (campé par James Coburn). Le film mérite qu'on ne dévoile pas la fin, d'autant plus qu'il se clôt sur une série de gags subtils, mais répétitifs.

L'interprétation demeure parfaite, même si quelques mannequins se forcent à paraître effrayés par moments.

Voilà donc un film fort réjouissant, très au-dessus de ce que l'on peut endurer ces temps-ci, et dont les véritables atrocités résident en l'assassinat de mannequins particulièrement ravissants. Sur ce point, nous ne sommes pas prêts d'oublier l'extraordinaire Terri Welles dans son rôle de « LA FEMME QUI TOMBE A PIC ».

Jean-Marc CHABROL

